

SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS

La Reine Victoria

A PROPOS de la reine Victoria dont nous avons dernièrement célébré la fête, nous nous permettons de reproduire une page du plus haut intérêt, détachée des "Souvenirs du Maréchal Canrobert" que nous offrons en primeur aux lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE.

C'est le récit de la visite que fit à Paris, en 1855, au lendemain de la guerre de Crimée, la reine Victoria accompagnée de son mari le prince Albert.

Le maréchal s'est rendu à St-Cloud avec le reste de la Cour, et voici la Reine qui descend de voiture :

"Je la vois encore. Malgré l'énorme chaleur, elle avait un massif chapeau de soie blanche avec bavolet par derrière et des plumes de marabout sur le haut. Sa figure me parut aimable. Sa robe était toute blanche avec des volants ; mais elle avait une mantille et une ombrelle d'un vert cru qui me parut jurer avec le blanc du reste de son costume.

Quand elle posa le pied sur le marchepied, elle retroussa sa jupe qui était fort courte (à la mode anglaise, me dit-on), et je remarquai qu'elle était chaussée de petits escarpins attachés par des rubans noirs se croisant sur le cou-de-pied et le bas de la jambe.

Mon attention fut surtout attirée par un énorme cabas—comme celui de nos grand-mères de satin ou de soie blanche, sur lequel était brodé un gros caniche en or, et qu'elle portait au bras."

Le soir du même jour au dîner de gala :

"Elle était en toilette décolletée blanche, avec des quantités de fleurs de géranium placées un peu partout. Elle avait les mains potelées, avec des bagues à chaque doigt, même au pouce ; une d'elles me parut supporter un rubis prodigieusement gros et d'un rouge sang superbe. Elle avait de la peine à se servir de ses mains chargées comme des reliques, et encore plus de peine à mettre et à retirer ses gants.

Sur sa tête était une gerbe d'épis de diamants, très en arrière. Elle se coiffait avec de longs bandeaux qui tombaient sur ses oreilles."

Mais on voit que la reine tout de même est trouvée charmante en dépit des lacunes de son goût. Elle a, dit le maréchal, une conversation pleine de grâce, et fort grand air ; puis, il lui parle d'une revue passée à Windsor, lors des fiançailles royales :

— "Oui, répondit-elle, je m'en souviens. C'était à Windsor, par un froid terrible ; de la neige et du froid nous frappaient au visage... Je montais encore mon vieux cheval *Léopold*.

... "Albert m'avait bien enveloppée dans un large manteau, mais j'avais peur que lui n'eût froid ; il était encore dans son uniforme saxon tout vert, en grande tenue, avec des bottes à l'écuyère. Il était très beau... Regardez comment il était à ce moment."

Et la Reine me montra le portrait du prince, en miniature, fixé à un bracelet.

— Il ne me quitte jamais, ajouta-t-elle."

Voici maintenant le récit d'un épisode émouvant qui peint la grandeur d'âme de la souveraine que nous avons perdue. Elle avait exprimé le désir de visiter le tombeau de Napoléon Ier, aux Invalides et Napoléon III l'y conduisit avec le prince Consort. C'est le maréchal Canrobert qui parle :

"Nous entrons tous à la suite des souverains. Des invalides, placés en demi-cercle le long du mur, élèvent leurs torches dont les lueurs vacillantes semblent animer l'aigle et les abeilles.

Tous nous sommes émus. Pas une parole. Chacun contemple le cercueil et les souvenirs. Le prince Albert était devant moi, en habit rouge de feld-maréchal ; à côté de la Reine se tenait debout le prince de Galles, en Highlander, avec sa veste de velours, sa sacoche de fourrure et le kilt.

Après un moment de recueillement, d'un silence absolu, la Reine avec un visage recueilli, calme, sévère, se tournant vers le prince de Galles et lui mettant la main sur l'épaule : "Agenouille-toi, mon fils, devant le tombeau du grand Napoléon."

C'est l'Angleterre demandant pardon, par l'entremise de son futur roi, aux restes mortels du Grand Français pour les indignités de Ste-Hélène... Un orage éclate en ce moment. Le fracas du tonnerre, la lumière blafarde des éclairs animent cette scène d'une grandeur si tragique que le vaillant soldat qu'est Canrobert est pris de vertige... "Je ne pus me retenir, écrit-il, et j'éclatai en sanglot..."

M. Prudhomme réprimande son fils, qui a trop fêté la mi-carême. Celui-ci se rébiffe jusqu'à oublier la déférence.

— Jamais, entendez-vous, jamais je ne me suis permis d'élever la voix devant feu mon père...

— Ah ! ton père ! ton père !

— Eh bien ! quoi, mon père ? Il valait cent fois mieux que le tien !

Faut-il gater les enfants ?

(Suite et fin.)

PALAIS ou chaumière, l'abri sous lequel se sera écoulée sa jeunesse, lui rapportera constamment l'image de ces deux personnes, bonnes, affectueuses, dévouées jusqu'au sacrifice, indulgentes toujours, et ne demandant, pour toute récompense, que de le savoir heureux et satisfait. Un autre grand poète, en parlant des plus jeunes, a déjà fait cette remarque :

Nous n'existons vraiment que par ces petits
[êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en
[maîtres ;
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent
[pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point
[ingrats.

La plupart des parents se croient obligés de changer d'attitude dès qu'arrive l'adolescence. Sans se montrer moins patients, moins faciles, ils laissent s'amoinrir la fréquence de leurs rapports avec leurs enfants, abrégeant les instants d'intimité, et supposant qu'il serait déplacé, puéril de leur permettre, étant presque des hommes, de se blottir encore contre les jupes des mères ou s'asseoir sur les genoux des pères. C'est volontairement perdre le bénéfice de dix années de tolérance, d'excessive indulgence, juste à l'heure où elles commençaient à produire leurs fruits. Qui ne comprend que le changement dans des relations ayant persisté si longtemps, amènera forcément une modification dans les habitudes de chacun et que, ne rencontrant plus dans son intérieur les mêmes témoignages d'affection, une égale préoccupation touchant son bien être, la communauté d'idées et de sentiments jusque là pratiquées autour de lui, l'adolescent sera porté à les rechercher en dehors du centre familial ?

Oui, à la minute où l'intelligence est presque entièrement développée ; quand le discernement commence sa fonction, il importe grandement que le lien, loin de se relâcher, se resserre, que les cœurs continuent à se confondre, les esprits persévèrent dans leur association, pour que le foyer demeure à tous ses membres la chose sainte, le lieu enviable, respecté, adoré qu'il n'avait auparavant cessé d'apparaître. Sans doute, il ne s'agira plus ici de